Les conférences en détail 2018-2019

 **Albert Ogien** La pensée de l’antidémocratie

Dans les démocraties avancées, le sentiment est largement partagé que la politique est devenue le domaine réservé d’un milieu de professionnels qui en a fait son métier, en écartant les citoyen.ne.s de la délibération et de la décision en matière d’affaires publiques. Ce sentiment alimente un paradoxe : on affiche la volonté de renouer le lien entre dirigeants et citoyen.ne.s (par la participation, la délibération ou la transparence) tout en entretenant la conviction qu’accroître leur pouvoir est une démarche irréaliste, néfaste voire dangereuse.

Au cœur de ce paradoxe se trouve un doute : les citoyen.ne.s ordinaires disposent-ils vraiment de la capacité politique nécessaire pour se voir confier la responsabilité des décisions qui engagent l’avenir et le destin de la collectivité ? Jouant de ce scepticisme, la pensée de l’antidémocratie défend l’idée selon laquelle la compétence des administrateurs et des gestionnaires de la chose publique est supérieure à celle des gens ordinaires et justifie le pouvoir qu’exercent ceux et celles qui se sentent destiné.e.s à diriger sur ceux et celles qui sont voué.e.s à vivre une vie d’assujettis.

Ce sont les différentes manières dont cette pensée se manifeste que la conférence cherche à identifier pour en faire la critique.

Sociologue, Albert Ogien est directeur de recherches émérite au CNRS et directeur de l’Institut Marcel Mauss de l’EHESS. Ses travaux portent aujourd’hui sur trois thèmes : l’extension et les effets du phénomène gestionnaire dans l’organisation de l’activité de gouvernement et dans la définition de l’action publique ; l’analyse des mouvements de protestation politique extra-institutionnelle (rassemblements et occupations de places, contestations des pouvoirs, mobilisations transnationales, insurrections civiles, activisme informatique, désobéissance civile, création de nouveaux partis) qui se développent actuellement ; le développement d’une démarche de sociologie analytique, qui exige un travail théorique et une réflexion méthodologique.

Quelques publications récentes :

* 2017 : avec Sandra Laugier, Antidémocratie, La Découverte.
* 2014 : avec Sandra Laugier, Le Principe démocratie. Enquête sur les nouvelles formes du politique, La Découverte.
* 2013 : Désacraliser le chiffre dans l’évaluation du secteur public, Quae
* 2012 : Sociologie de la déviance, PUF
* 2011 : avec Sandra Laugier, La désobéissance civile, La Documentation française
* avec Sandra Laugier, Pourquoi désobéir en démocratie ? La Découverte, 2010 (nouvelle édition en poche, 2011)
* 2009 : Les formes sociales de la pensée. La sociologie après Wittgenstein, Armand Colin

---------------------------------------------------------------------------------------------------

**Pascale Gillot**, Culture / nature : une distinction dépassée

Pascale Gillot, ancienne élève de l’ENS, est maîtresse de conférences au département de philosophie de l’Université François Rabelais de Tours. Ses travaux portent sur les modèles de l’esprit et de la subjectivité, de la philosophie moderne à la philosophie contemporaine

Elle a publié notamment :

* en 2016 : avec Daniele Lorenzini (éd.), Foucault/Wittgenstein : subjectivité, politique, CNRS Editions
* en 2009 : Althusser et la psychanalyse, PUF
* avec Pierre Cassou-Noguès (éd.), Le Concept, le sujet et la science : Cavaillès, Canguilhem et Foucault, Vrin
* en 2007 : L’Esprit : figures classiques et contemporaines, CNRS Editions

Argument de sa conférence :

 « Aujourd’hui est massivement à l’œuvre dans les neurosciences et leurs dérivés un schème naturaliste, selon lequel l’ensemble des phénomènes, non seulement mentaux, mais aussi symboliques, historiques et sociaux pourraient être expliqués dans les termes des sciences de la nature, disciplines censées être les modèles de toute scientificité.

 Sous le chef des neurosciences ce naturalisme est au principe d’un très grand nombre de recherches, qui engagent toutes le préfixe « neuro- » : neuro-psychologie, neuro-économie, neuro-droit, neuro-éthique, neuro-sociologie, neuro-esthétique, neuro-psychanalyse, neuro-éducation, etc. En réduisant les phénomènes humains-sociaux-historiques à des phénomènes naturels, ces recherches occultent les déterminismes collectifs et invalident par là même la partition entre l’historique et le naturel qui, dans la seconde moitié du 20ème siècle, irrigua une large part des sciences humaines dans leur opposition à toute entreprise de « naturalisation » du champ social et politique. »

---------------------------------------------------------------------------------------------------

 **Yves CUSSET** Tractatus philo-comicus

Tractatus philo-comicus de et avec Yves Cusset sous le regard d’Emmanuel Lortet et Bernard Leboeuf

Une conférence « gesticulée » adaptée du livre Rire d’Yves Cusset, paru chez Flammarion et largement salué par la presse à sa sortie en 2016. S’il est rare que les philosophes qui nous parlent du plaisir parviennent à nous faire jouir, les propos pourtant philosophiques d’Yves Cusset sur les diverses formes de l’hilarité ne manquent pas de nous faire rire. Un parcours réellement humoristique à travers l’humour et le rire !

« Cusset fait rire par sa pertinence et son impertinence, son ton totalement irrespectueux et (auto)moqueur, son brio, son écriture débridée et déridée » Libération

« Ce qu’avait oublié le grand Bergson, Yves Cusset y a pensé : faire rire en écrivant sur le rire » Le Canard enchaîné

« De Démocrite à Bergson, en passant par Mozart, cette partition se joue entre l’hilarité et l’allégresse. Enfin une rigolothérapie intelligente ! » Psychologies Magazine

Yves Cusset, ancien élève de l’Ecole normale supérieure, est philosophe et humoriste. Il a publié notamment Habermas, l’espoir de la discussion (Michalon, 2001), Philosophies pour notre temps (Odile Jacob, 2005), La Philosophie enseignée à ma chouette (Max Milo, 2008), Prendre sa part de la misère du monde. Pour une philosophie politique de l’accueil (Ed. de la Transparence, 2010), La Vie rêvée des philosophes (François Bourin, 2012), Socrate de Montceau-les-Mines , roman (François Bourin, 2014), Réflexions sur l’accueil et le droit d’asile (François Bourin , 2016), Rire. Tractatus philo-comicus ((Flammarion, 2016), Cent façon de ne pas accueillir un migrant (Ed. du Rocher, 2018).

---------------------------------------------------------------------------------------------------

**Gérard Bras** Faire peuple

Gérard Bras est philosophe. Il a enseigné successivement aux lycées du Havre, de Reims et du Raincy. Professeur honoraire en classes préparatoires aux grandes écoles, il travaille depuis sa fondation en 1997 au Groupe d'Étude du Matérialisme Rationnel (GEMR). Il a présidé récemment l'Université populaire des Hauts-de-Seine. Ses travaux portent sur Spinoza, l'esthétique et la philosophie sociale et politique.

Publications récentes :

* Pascal et Spinoza. Pensées du contraste : de la géométrie du hasard à la nécessité de la liberté, dir., avec Laurent Bove et Éric Méchoulan (éd. Amsterdam, 2007) ;
* Les ambiguïtés du peuple (éd. Pleins Feux, 2008) ;
* Claudie Laks, le vouloir ivre de la couleur, avec Patrick Grainville et Thierry Dufrêne (Somogy Editions d’Art, 2013) ;
* Les voies du peuple. Eléments d'une histoire conceptuelle (éd. Amsterdam, 2018)
* La fabrique des transclasses, avec Chantal Jaquet (PUF, 2018).

 Argument de sa conférence :

Le nom de peuple est des plus répandus dans le langage politique. En bien, quand il est associé à démocratie. En mal, quand il se conjugue avec démagogie ou populisme. Manière de reconnaître que le peuple n’existe pas en soi, comme quelque chose d’immuable à travers le temps. Ou, ce qui revient au même, qu’il y a plusieurs manières d’être peuple : pensons au fascisme, au nationalisme ou au peuple de la Révolution et de la Commune. Pensons aussi à l’ambiguïté essentielle entre le peuple social (les « classes populaires ») et le peuple politique ou national. Qu’entend-on par peuple ? Le tout ou la partie d’une population ? Les deux ! Pourquoi ? Et comment faire peuple ? L’histoire expose plusieurs voies qui, parfois se croisent, souvent divergent ou se contredisent. Que faire avec ce concept impur ? Peut-il être le nom de l’émancipation ?

-------------------------------------------------------------------------------------------------

 **Ludivine Bantigny** 1968 ou comment changer la vie ?

Ludivine Bantigny, ancienne élève de l’Ecole normale supérieure (Ulm) est Maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l’Université de Rouen et chercheuse associée au Centre d’Histoire de Sciences Po Paris.

Quelques publications récentes :

* Révolution (Anamosa, à paraître en mars 2019)
* L’œuvre du temps. Mémoire, histoire, engagement (Ed. de la Sorbonne, 2019)
* 1968. De grands soirs en petits matins (Seuil, 2018)
* Codir. avec Jenny Raflik et Jean Vigreux, La société française de 1945 à nos jours (La Doc. Fçaise, 2015)
* La France à l’heure du monde. De 1981 à nos jours (Seuil, 2013)
* Codir. avec Arnaud Baubérot : Hériter en politique. Filiations, générations et transmission politique (Allemagne – France – Italie XIXème-XXIème s (PUF, 2011)
* Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France XIXème-XIXème s. (PUF, 2009)

 Argument de sa conférence :

: « L’événement 1968 est pétri de projets et d’inventivité, par tout ce qui a été imaginé de grand et de petit pour réellement « changer la vie » – on n’oubliera pas que ces mots étaient de Rimbaud. Faut-il parler de révolution ? L’espérance révolutionnaire irrigue en tout cas la grève avec occupations en bien des lieux, comités de quartier et comités d’action, rassemblements et assemblées. Les projets d’émancipation conçus à la faveur de ce temps en suspens expriment la société telle qu’elle est et proposent l’esquisse d’un monde différent : parfois avec humilité, par les visées modestes d’une réforme quotidienne ; parfois avec exaltation, dans l’ambition et la passion révolutionnaires. Il importe d’y voir des utopies concrètes, lieux de pratique et de pensée perçus comme différents mais possibles, accessibles et non pas lunaires, toujours évoqués en partant du présent. Le rêve et la grève s’avèrent complémentaires ; ils activent une créativité politique et critique. »

 Au sortir de la Grande Guerre, les Années folles sont-elles émancipatrices pour les femmes ? Le point d'interrogation s'impose et résume le propos. Si les Années folles évoquent une atmosphère d'insouciance et le corps libéré de la garçonne, la situation réelle des Françaises de l'époque est bien plus contrastée et elle diffère selon l'appartenance sociale, le lieu de résidence, le groupe d'âge. Aucune (ou presque) des revendications féministes n'est satisfaite : pas de modification du Code civil, pas de droit de vote mais ouverture aux filles de certaines grandes écoles et création de classes de baccalauréat dans les lycées de jeunes filles. Les femmes sont invitées à rester au foyer et à faire des enfants (lois répressives de 1920 et 1923) mais la mort des hommes au combat a créé des opportunités professionnelles et le secteur tertiaire se féminise. Les femmes sont exclues du politique mais des militantes sont actives dans de nombreuses associations, y compris à l'échelle internationale.

--------------------------------------------------------------------------------------------------

 **Françoise Thébaud** Les années folles : émancipatrices pour les femmes ?

Françoise Thébaud : Ancienne élève de l’École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, elle est professeure émérite d'histoire contemporaine à l’Université d’Avignon et spécialiste de l'histoire des femmes.

Elle a publié notamment :

* Une traversée du siècle. Marguerite Thibert, femme engagée et fonctionnaire internationale, Belin, 2017
* Les femmes au temps de la guerre de 14, Petit Bibliothèque Payot, 2013
* Écrire l'histoire des femmes et du genre, ENS éditions, 2007.

Elle a dirigé le volume 5 de l'ouvrage Le xx siècle de la collection Histoire des femmes, Plon-Laterza, 1992 ; réédition complétée en poche en 2002.

---------------------------------------------------------------------------------------------------

**Laurent Bove** Les lumières radicales : Spinoza et le spinozisme

Laurent Bove est professeur émérite de philosophie à l’Université de Picardie (Amiens). Il est chercheur à l’Institut d’histoire de la pensée classique (ENS-Lyon), membre du comité de rédaction transnational de la revue Multitudes, co-directeur avec Frédéric Lordon et Yves Cittons de la collection Caute ! aux Éditions Amsterdam et président de l’Association des Amis de Spinoza. Ses travaux portent sur le spinozisme, les moralistes français, l’éthique et la politique à l’Age classique, Albert Camus et Pieter Brueghel l’Ancien.

Ses principales publications :

* La stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza (Vrin, 1996 ; rééd 2012),
* avec Catherine Secrétan et Tristan Dagron (dir.) : Qu’est-ce que les Lumières « radicales » ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l’Age classique (éditions Amsterdam, 2007),
* Albert Camus, de la transfiguration. Pour une expérimentation vitale de l’immanence (Publications de la Sorbonne ,2014),
* Vauvenargues ou le Séditieux. Entre Pascal et Spinoza, une philosophie pour la « seconde nature » (Honoré Champion, 2015),
* A paraître en 2019 chez Vrin : Pieter Bruegel, Le Tableau ou la Sphère infinie. Pour une réforme théologico-politique de l’entendement.

 Argument de sa conférence :

 « Le concept de « Lumières radicales », opposé à celui de « Lumières modérées », pointe, au sein d’une époque d’émancipation (les XVIIe et XVIIIe siècles européens), des mouve ments de pensée et des phénomènes de société (de nature philosophique et politique) que l’historiographie tradit ionnelle des Lumières a négligés, ignorés, voire considérés négativement. Cette attitude négative était déjà dès le 18 ème siècle celle des « représentants » officiels et universellement connus et reconnus des Lumières. Deux chercheurs américains, Margareth Jacob en 1981 et Jonathan Israël en 2001 ont thématisé la notion de Lumières radicales, mais de deux manières assez différentes :

 – M. Jacob, en travaillant sur l’importance et l’influence su r la société européenne, des sociétés philosophiques, des Académies, des salons, des loges maçonniques, et en privilégiant l’Angleterre comme source première de la transformation des esprits et des pratiques ;

– J. Israel, en explorant les racines « philosophiques » de la modernité conçue comme un ensemble de valeurs : l’égalité, la tolérance, la liberté de l’individu, la liberté d’expression… dont le creuset ne se trouverait pas en Angleterre, mais au cœur du XVIIe siècle hollandais, au sein d’un groupe de penseurs et d’écrivains d’Amsterdam dominé par la figure de Spinoza.